NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

64 N° 3 1937

La croix du Christ, unité du monde

Gaston SALET (s.j.)

p. 225 - 260

https://www.nrt.be/en/articles/la-croix-du-christ-unite-du-monde-3594

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA CROIX DU CHRIST, UNITÉ DU MONDE

« Le Christianisme, a-t-on dit, est moins une doctrine qu'un événement ». Et cette phrase suffirait à indiquer déjà la situation privilégiée, mais délicate aussi, de la religion chrétienne devant l'intelligence. Car ces mots, en suggérant l'originalité foncière du christianisme par rapport à toute construction philosophique, expliquent la prodigieuse attirance sur les hommes d'une doctrine concrète et incarnée dans une vie historique, mais ils laissent entrevoir aussi la grande objection et, pourrait-on dire, le scandale que dresse devant la pensée humaine une religion apparemment contingente et qui se déclare absolue et nécessaire. Comment un fait, daté par l'histoire, qui en a rédigé l'acte de naissance, peut-il prétendre dominer l'histoire ou plus exactement la remplir? Comment un événement limité dans l'espace peut-il s'étendre à l'univers? Comment une suite d'heures peut-elle revendiquer une valeur d'éternel? Comment un être de la race humaine, apparu alors et là-bas, peut-il, Sauveur et Chef au sens fort, « récapituler » la race humaine?

La difficulté qui n'avait pas échappé aux premiers apologistes (1), était présentée avec vigueur par Julien l'Apostat au

(1) JUSTIN. 1 Apol. ch. 46.

témoignage de saint Cyrille (1), par Porphyre dont saint Augustin nous rapporte l'argumentation : « Si le Christ s'affirme comme la route du salut, la grâce, la vérité, s'il exige la foi en lui comme étant le seul chemin possible, qu'en est-il des hommes de tous les siècles qui ont précédé le Christ?... Qu'on ne dise pas que la loi juive en avait pris soin : elle-même est venue bien tard, et dans un coin de la Syrie; c'est tout au plus sous Caïus César qu'elle a pénétré en Italie. Et ainsi quel a été, dans les pays latins, le sort des âmes privées de la grâce du Christ qui n'était pas encore apparu? » (2).

Ce fait déconcertant d'un Christ, Sauveur nécessaire, venu et tard venu dans l'histoire, continue à scandaliser bien des philosophes modernes et les mène à rejeter les prétentions et les exigences du christianisme. « Comment, disaient les Normaliens de 1890 à un de leurs camarades catholiques, comment faire dépendre le salut d'un fait divers qui s'est passé il y a deux millénaires et qui, à son heure, a été à peine remarqué? d'un fait qui reste forcément ignoré de la plupart des hommes? d'un fait auquel je serais obligé de donner mon attention et mon adhésion, alors que je puis légitimement me désintéresser de tant d'autres faits historiques?... Comment ce fait, contestable, mais en tout cas contingent, peut-il m'atteindre au cœur, me créer des obligations intimes, toucher à l'unique nécessaire de ma destinée personnelle et immortelle? »

Quant aux écoles incroyantes de l'histoire des religions, c'est pour elles un jeu facile de montrer le Christ impliqué dans le déterminisme humain et le Christianisme immanent à l'histoire, puis de conclure en niant le caractère transcendant de ce fait religieux et en traitant comme un épisode et un moment de l'évolution religieuse ce qui se donnait comme la Religion même.

A l'origine de ces angoisses, de ces problèmes, de ces négations, nous retrouvons la même difficulté. Aussi vrai que la partie

(1) *Contra Julian.*, *PG*, LXXVI, 652.
(2) *Ép.* 102; *PL*, XXXIII, 373.

ne peut être le tout, qu'un élément de la série ne peut vouloir être l'explication et la perfection de cette série, il est évident qu'un fait, un homme, un événement ne peut être le centre, encore moins le tout de l'univers et de l'histoire. Quoi qu'en ait dit fièrement saint Paul (1), c'est dans un coin du monde que s'est joué le drame rédempteur. Et donc la parole du Christ « J'attirerai tout à moi » ne peut être qu'une métaphore ou une exagération.

Notre dessein n'est point du tout de discuter avec des incroyants d'hier ou d'aujourd'hui les multiples problèmes apologétiques soulevés par la venue du Christ ou le salut des infidèles, ni de montrer par quelles voies le Christianisme, en se posant dans l'histoire et en se proposant à l'humanité, s'impose à chacune des consciences individuelles. Nous voudrions simplement rappeler aux chrétiens comment, dans les perspectives grandioses de leur foi, le Christ est au centre de l'histoire réelle, et comment, malgré les apparences, la Croix du sacrifice rédempteur est vraiment l'unité du monde.

Le Christ et la réalité de l'histoire.

A la différence des simples chroniques qui cherchent à donner à Jésus de Nazareth une place dans l'histoire humaine, la foi chrétienne, en un paradoxe audacieux, cherche à donner une place à l'histoire humaine dans le Christ. Pour elle, toute cette histoire n'est que le déploiement dans l'ordre phénoménal de la pensée créatrice du Verbe et de son dessein rédempteur. Au-dessous des apparences indéfiniment multiples, il n'y a que deux événements réels : le péché et la réparation, et, si l'on veut, deux hommes : le pécheur et le Sauveur, ou, pour parler plus exactement encore, un Homme, le Dieu fait homme, un Homme, chef de l'humanité qu'il unifie et récapitule en lui (2); et l'histoire humaine réelle et réellement intéressante

(1) *Act.*, XXVI, 26.
(2) « Nos multi in illo uno unum », Aug. *In Ps.* 127, n. 3.

s'exprime en une phrase : l'humanité pécheresse se relevant dans le sacrifice parfait que par Jésus et en Jésus elle offre à Dieu. — Voilà l'essentielle pensée et le reste n'est qu'une affabulation; car un drame peut bien exiger, dans son déroulement, une multiplicité d'actes et de personnages; il n'en est pas, pour autant, morcelé, puisqu'il n'est que l'expression et le développement d'une seule idée dramatique.

Il y a là un décisif renversement de perspectives, et qui est le postulat même de la foi : croire en la divinité de Jésus-Christ, c'est croire cela; la vie du Dieu fait homme apparaîtra sans doute au plan de la chronique — qui d'ailleurs ne peut pas voir autre chose — comme une suite de faits divers; elle n'en sera pas moins la substance même de l'histoire; l'Incarnation peut bien avoir, comme théâtre et décor, une planète de valeur infime; cette planète, en dépit des mesures de l'astronomie, est réellement le centre de l'Univers : l'ordre quantitatif est délibérément dépassé.

C'est ce que Bérulle proclamait, quitte à déconcerter la « physique » de son temps, la physique aristotélicienne, et à dérégler les mouvements si bien emboîtés de ses sphères : « Nous pouvons dire vraiment que l'état de l'univers est changé... Ce n'est plus le ciel qui régit la terre, mais c'est la terre qui régit le ciel, et le premier mobile n'est plus aux cieux mais en la terre, depuis que Dieu s'est incarné en la terre... Jésus est un monde et un grand monde selon la vraie théologie, et pour bien d'autres raisons que la philosophie n'a jamais eues pour nommer l'homme un petit monde » (1).

Résolument la foi chrétienne déserte le plan des apparences; quel que puisse être l'intérêt des sciences humaines qui s'y appliquent, pour elle la vérité absolue et passionnante est dans cette cosmographie surnaturelle, dans cette géographie mystique, dans cette histoire proprement théologique qui met le Christ au centre de tout le drame rédempteur.

1) BÉRULLE. *Œuvres de piété*, 1087. — *Gr. de Jésus*, 219, 256.

Unité de l'histoire dans le Christ.

Comment le Sauveur peut-il tout unifier? Parce qu'il est lui-même l'Unité. Et c'est ce qui apparaît dès qu'on essaye de comprendre son existence terrestre. Ces faits et gestes si humains et pareils aux nôtres, dont la relation détaillée remplirait des livres et des livres (1), ne sont que l'expression spatiale et temporelle, le déroulement en paroles multiples — et d'ailleurs utiles dans leur multiplicité — d'une seule pensée et d'une parole unique. Le Verbe incarné comme Sauveur ne peut dire en effet qu'une parole : une parole d'adoration réparatrice; le Dieu fait homme ne peut poser qu'un acte : l'oblation sacerdotale de l'humanité; une seule image peuple son âme : la Croix; un seul mouvement anime son existence : la marche au Calvaire; le drame de sa vie — de toute sa vie — c'est le sacrifice où il s'immole.

Le Dieu fait homme est Prêtre, Prêtre unique, uniquement Prêtre, Prêtre partout, Prêtre toujours. Car le Verbe qui est à la fois image parfaite du Père et exemplaire de la création, dès lors qu'il s'incarne, ne peut pas ne pas être le Médiateur, le lien religieux entre Dieu et l'homme, et par conséquent le Prêtre. Son ordination, c'est l'Incarnation même. Ce qui le consacre, ce n'est pas un acte passager et accidentel, une onction reçue un jour ou l'autre, c'est la Divinité même s'unissant à son humanité et qui lui confère, comme son nom propre et incommunicable, le nom de « Christ ». C'est dire qu'il est Prêtre substantiellement, par tout ce qu'il est, par tout lui-même. Et c'est dire aussi que toutes ses actions seront, et seront nécessairement, sacerdotales. Ou plutôt c'est affirmer qu'il n'y a dans son cœur et dans sa vie qu'un acte réel, « nouménal », supratemporel, illuminé par sa science privilégiée de Rédempteur, un acte qui sera vécu dans toute la suite des épisodes, depuis la paille de la crèche jusqu'au coup de lance, et

(1) Jo. XXI, 25.

qui sera exprimé par toutes ses paroles, depuis la première phrase mystérieuse rapportée par saint Paul « Voici que je viens » jusqu'au « Consummatum est » de la neuvième heure; et cet acte est la charité par laquelle Jésus-Christ prêtre s'offre comme victime à son Père. On exprimerait la même pensée en disant que dans la vie du Christ tous les épisodes sont rapportés, non point par un groupement de hasard, mais par une finalité qui les ordonne en eux-mêmes, au mystère de la Croix. « Le chef-d'œuvre de Dieu, c'est Jésus-Christ, et le chef-d'œuvre de Jésus-Christ c'est son Église et sa religion. Mais ce qu'il y a de plus grand, de plus saint, de plus auguste dans Jésus-Christ, dans l'Église et dans la religion chrétienne, c'est le sacerdoce et le sacrifice de Jésus-Christ » (1).

En apparence et pour le reportage de l'histoire, il n'y a là-bas qu'une colline insignifiante, dépassant à peine le relief de Jérusalem, au fond d'un pays perdu, à l'écart des grandes routes de civilisation humaine; un drame de haine jalouse, de petitesse et de cruauté, des gens qui hurlent sur une étroite place dallée, une exécution capitale comme tant d'autres; un incident minuscule qui se perd dans le brouhaha des fêtes pascales et qui aura droit à une ligne de texte chez les écrivains profanes. En réalité, aux yeux de Dieu, le seul historien, celui qui compose l'histoire, il s'agit d'un centre vers quoi tout converge, duquel tout rayonne, le fait unique donnant à tout le reste son unité.

Car le sacrifice vers lequel monte la vie du Christ est bien un poème d'une rigoureuse unité. Au lieu des bras incessamment levés pour les oblations innombrables, une seule offrande; au lieu des troupeaux successifs massacrés dans le parvis du temple, une seule victime; au lieu des milliers de sacrificateurs relevés par une gigantesque relève, un seul prêtre. Mieux encore, au lieu de ce dualisme d'un prêtre offrant mais qui n'est pas hostie, et d'une hostie qui ne s'offre pas elle-même, un prêtre qui est identiquement victime; au lieu des substitutions conventionnelles et insuffisantes, un seul homme prêtre et

(1) CONDREN. *Idée du Sacerdoce et du Sacrifice de Jésus-Christ.* Préface.

victime, mais qui, dans son unité de chef, rassemble tous les hommes, les faisant vraiment en lui prêtres et victimes; enfin un prêtre qui, étant le Verbe Incarné, est, en même temps que l'Hostie offerte, le Dieu qui la reçoit.

Pour exprimer ce mystère d'unité du sacrifice parfait, le génie d'Augustin a trouvé les formules définitives : « Dans tout sacrifice, il faut considérer à qui il est offert, par qui il est offert, ce qui est offert, pour qui il est offert; or, voici que le même, le seul, le vrai Médiateur nous a réconciliés lui-même à Dieu par son sacrifice pacifiant, restant un avec Celui à qui il l'offrait, unifiant en lui ceux pour qui il l'offrait, étant lui-même tout ensemble celui qui offrait et ce qu'il offrait » (1).

Et son disciple Fulgence ajoute ce commentaire : « Il est celui en qui nous trouvons tous les éléments de notre Rédemption : le même est à la fois prêtre et sacrifice, Dieu et temple; prêtre par qui nous sommes réconciliés, sacrifice grâce auquel nous sommes réconciliés, temple où nous sommes réconciliés, Dieu à qui nous sommes réconciliés » (2).

Ainsi l'humanité est un holocauste; la vraie histoire est celle d'un sacrifice réparateur. C'est dire que le Christ en est au centre et que l'histoire de la religion chrétienne est comme coextensive à l'histoire humaine. Comment cela ?

Le Christianisme avant le Christianisme.

La foi, qui est essentiellement une puissance de vision au-delà des apparences et « qui ne laisse ni le passé ni le futur l'emprisonner et l'empêcher d'atteindre la vérité » (3), la foi jette quelque lueur sur le mystère, en maintenant qu'il n'y a qu'un univers, qu'une création, qu'une rédemption, qu'un plan divin — le contraire serait inintelligible — en affirmant que, de droit, tous les sauvés sont sauvés par les mérites du Christ, et que,

(1) Augustin. *De Trinitate*, 4, 14; *PL*, XLII, 901.
(2) Fulgentius. *De fide ad Petr.*, 2, 22; *PL*, LXV, 682.
(3) Leo Magnus. *De Pass. Dom.*, *PL*, LIV, 380.

de fait, aucune génération humaine n'a été délaissée par la grâce, dont la source est au Calvaire et dont les flots refoulent sur les siècles antérieurs.

L'Éternel, même entré dans le temporel, ne saurait en devenir le prisonnier puisqu'il vient nous en libérer. « C'est une grande miséricorde de Notre Seigneur Jésus-Christ qu'il soit pour nous entré dans le temps Celui par qui ont été faits les temps, qu'il soit venu au milieu des choses Celui par qui les choses ont été faites, qu'il soit devenu ce qu'il avait fait » (1).

Dans la réalité spirituelle, la seule qui compte, il est le Rédempteur de tous les hommes; les vicissitudes du temps n'y font rien; que les patriarches aient été sauvés par un sacrifice à venir et nous par un sacrifice passé, cela ne fait pas deux saluts différents. Qui bénéficie du Sauveur, le Sauveur lui est présent de la seule présence qui importe.

Sur ce temps qui semble une distance infranchissable entre les âmes et le Sauveur et qui n'est qu'une pseudo-distance et une séparation illusoire, les Pères ont des aperçus saisissants. « Quel intervalle de siècles, dit saint Grégoire, entre Abel, Isaïe, Jean-Baptiste! Le temps les sépare, une même affirmation les unit. C'est le même Agneau qu'ils désignent, Jean-Baptiste par son geste, Isaïe par sa prophétie, Abel par son oblation. A Jean qui le montrait, à Isaïe qui l'annonçait, à Abel qui le symbolisait, il était présent » (2).

Et le même Père dit ailleurs : « Ils n'étaient pas dans l'Église; ils n'en étaient pas séparés puisque dans leurs âmes, leurs œuvres, leurs paroles, ils possédaient déjà la foi essentielle; loin de la chronologie du Christ, non pas loin de son mystère » (3).

Les Pères ont la conviction, et l'expriment d'une manière plus directe que la théologie postérieure, qu'en dehors des déviations idolâtriques il n'y a qu'une seule et même religion se développant au cours de l'histoire suivant un très sage dispositif providentiel, et qu'il faut toujours chercher, par-delà les

(1) AUGUSTIN. *In Joan. tract.*, 31, n. 5.
(2) GREGORIUS MAGNUS. *Moral.*, 29, 31; *PL*, LXXVI, 515.
(3) GREGORIUS MAGNUS. *In Ezech.*; *PL*, LXXVI, 966.

expressions diverses, la continuité et l'identité de la foi. Car, s'il peut y avoir utilité ou charme à varier les mots pour exprimer une vérité, la vérité ne change pas pour autant (1). Or Dieu ne dit jamais qu'une Parole, son Verbe, à travers la multiplicité de ces paroles que sont les figures et les prophéties, les faits historiques ou les récits qui les commémorent (2).

Après cette suite de siècles qui ont attendu le Christ et ont été sanctifiés par l'ombre de sa Croix, lorsque, dans la « plénitude des temps », l'Éternel vient au secours du temporel, non pas en le détruisant mais en lui donnant sa cohésion, le Rédempteur consacre tout l'effort religieux de l'humanité qui aspirait à lui par la foi, et, dans son sacrifice, il valorise toute la religion du passé en même temps qu'il établit la religion de l'avenir.

D'une manière encore plus concrète, le Rédempteur, mourant sur la Croix, offre en sa personne, pour les sanctifier, toutes les souffrances de l'humanité, celles de l'avenir, mais également celles du passé, les souffrances des hommes qui l'ont précédé et qui étaient une image, bien plus un commencement, de sa propre Passion. Cette doctrine est formulée par les Pères en de beaux textes audacieux. C'est l'auteur du *De Sacramentis* déclarant que le peuple chrétien est plus ancien que le peuple juif (3). C'est Grégoire le Grand expliquant, après saint Cyprien, que le meurtre d'Abel est le commencement de la passion de l'Église (4). C'est Origène affirmant que les justes de l'Ancien Testament ont tous dit avant saint Paul les phrases de saint Paul : « Christo confixus sum cruci... Vivo ego, jam non ego... » (5). C'est Paulin de Nole évoquant en un texte magnifique cette préhistoire de la Passion du Christ commencée à l'aurore des temps. « Depuis l'origine des siècles,

(1) Augustin. *In Ps.* 46, n. 1; *PL*, XXXVI, 524 et 525.

(2) Augustin. *In Ps.* 96, n. 2; *PL*, XXXVII, 1237. *Ep.* 102; *PL*, XXXIII, 373-374. Cfr *Retract.* 1, 13.

(3) *De Sacram.*, l. 4, c. 3; *PL*, XVI, 438.

(4) « Ab Abel sanguine passio jam coepit Ecclesiae », *In Ezech.*, *PL*, LXXVI, 966.

(5) *In Joan.*, 20, 12; *PG*, XIV, 599.

en tous les siens, c'est le Christ qui pâtit. Lui-même est, en effet, le commencement et la fin, voilé dans la Loi, révélé dans l'Évangile, Seigneur admirable toujours, qu'il pâtisse ou triomphe dans ses saints : en Abel victime de son frère, en Noé jouet de son fils, en Abraham exilé, en Isaac hostie, en Jacob serviteur, en Joseph vendu, en Moïse abandonné et fugitif, dans les prophètes lapidé et torturé, dans les Apôtres ballotté sur terre et sur mer, et sur les croix innombrables des martyrs si souvent crucifié... C'est lui qui, en toi, souffre les opprobres, c'est lui que le monde, en toi, déteste » (1).

Le sacrifice du Christ préfiguré.

Ce texte suffirait à montrer comment la théologie patristique, en affirmant l'unité profonde de la religion à travers les siècles, s'attache toujours à considérer l'histoire religieuse du monde comme une préhistoire du christianisme. Elle cherche aussi avec une attention aiguë et veut mettre en lumière tout ce qui, dans cette histoire, a préfiguré et annoncé le Christ à venir. Elle n'y a aucune peine. Il convenait en effet que le Dieu Sauveur qui, dès avant son Incarnation, occupe toute l'histoire humaine par la réalité de son action spirituelle, ne laissât pas le monde vide d'une certaine présence sensible, et que son sacrifice — le seul fait de l'histoire — donnât déjà un sens à chacune des pages quelconques de la chronique terrestre et pour cela fût déjà figuré et symbolisé pour rappeler à l'attente et à l'espérance les âmes démoralisées par trop de vie quotidienne.

Depuis que nous avons perdu le contact avec l'Ancien Testament, que nous ne le lisons plus, ou que nous le lisons suivant une exégèse sévèrement littérale évitant l'allégorisme comme le danger suprême, peut-être sommes-nous moins sensibles à la beauté de ce « Discours sur l'Histoire universelle ». Et c'est pour nous grand dommage. Négliger un des deux Testaments, c'est, dit familièrement Augustin, marcher sur un pied pour

(1) *Ép.* 38; *PL*, LXI, 359.

aller au Christ. De fait, pour qui s'est bien pénétré de la grande pensée augustinienne que tout l'Ancien Testament, dans sa finalité et donc dans sa substance même, est prophétique, pour qui se décide à appliquer le principe souverain d'exégèse : « chercher partout le Christ; tant qu'on ne l'a pas trouvé, ne pas se flatter d'avoir compris » (1), quelle splendeur brusquement révélée non seulement quand il s'agit des figures émouvantes d'Abel et d'Isaac ou du lyrisme des prophètes, mais aussi et surtout peut-être quand on évoque le peuple lui-même, tout entier prophétie (2), tout entier espérance, la foule de ces hommes dont toute la raison d'être est « d'habiter le présent en hommes venus de l'avenir »!

Et comment ne pas finir par aimer cette liturgie en elle-même inassimilable pour nous; comment ne pas s'intéresser aux détails d'abord fastidieux d'un cérémonial indéfini, lorsqu'on y découvre soudain un évangile de la Passion, et qu'on voit se profiler, derrière l'autel des holocaustes, le Golgotha (3)?

Or c'est bien ainsi qu'il faut voir les choses. Que les érudits nous démontrent que cette législation mosaïque a été empruntée pour une bonne part aux peuples voisins, nous n'en disconviendrons pas (4); cela nous semblera assez naturel, mais d'importance très secondaire. Qu'on fasse revivre devant nous l'ambiance historique et le caractère d'Israël pour nous expliquer que tout ce sang répandu et cette graisse brûlée, cette liturgie opulente et un peu lourde au service d'une religion fort épurée

(1) AUGUSTIN. *In Ps.* 96, 2; *PL*, XXXVII, 1237; cfr BOSSUET. *Sermons*. édit. Lebarq, I. 477.

(2) AUGUSTIN. *Ép.* 102; *PL*, XXXIII, 376 : « speciali quodam mysterio gens prophetica ».

(3) CONDREN. *Idée du sacerdoce*. Préface, pp. XLVII sq.; cfr ORIGÈNE. *In Levit.*, hom. 3, 5 : « Omnis hostia quae offertur habet aliquid formae et imaginis Christi. In ipsum namque omnis hostia recapitulatur, etc. ». On se souvient de la comparaison suggestive de saint Augustin : dans la cithare, seules les cordes sont touchées par la main de l'artiste, mais tout, dans l'instrument, contribue à la beauté des sons; ainsi tout l'Ancien Testament, jusque dans ses détails apparemment inutiles, donne une résonance émouvante à la mélodie évangélique. *Contra Faust.*, 22, 94; *PL*, XLII, 463, etc.

(4) Cfr CHRYSOSTOME. *In Math.*, hom. 6, n. 3.

était la mieux adaptée à ce peuple et la mieux faite pour le détourner des idolâtries prestigieuses, autant de considérations qui ont leur prix. Mais ce qui fait pour nous la valeur de cette religion c'est son caractère de prophétie. « La Loi est un Évangile caché; l'Évangile est la Loi expliquée ». Jésus, quand il apparaîtra dans sa nouveauté, se révélera très ancien. « O Christum in novis veterem! » Et sur la Croix, il sera l'Agneau immolé dès le commencement du monde.

Tout le culte d'Israël est orienté vers l'avenir. Sa perfection n'est que relative; son imperfection très accusée et foncière. Parce qu'elle est à la fois une espérance et une impuissance, cette religion est par toute elle-même appel et anticipation.

Sur ce gigantesque socle de pierre, sur ce haut lieu qu'est Jérusalem, l'unicité sévère du Temple prophétise le sacrifice unique de la Croix; tandis que la multitude des victimes et les immolations renouvelées dans la monotonie des jours proclament l'insuffisance de l'effort et appellent l'hostie parfaite, mais par ailleurs préfigurent la vertu universelle du sacrifice de l'Homme-Dieu et son efficacité inépuisable, coextensive aux jours successifs. Tout est référence à Celui qui vient. « C'est Jésus-Christ seul que Dieu a voulu peindre sur cette toile muette et inanimée de la Loi » (1). Dans le Judaïsme, dit saint Augustin, tout parle au futur, tout est préfiguration annonciatrice « praefiguratio annuntians ».

Et le grand Docteur ajoute : « Dans le paganisme, tout est imitation déformante, — imitatio errans » (2). Déviation, déformation, caricature, c'est bien ainsi qu'apparaissent aux Pères et que devaient leur apparaître à la lumière du Christ les liturgies païennes; mais tout de même on pouvait y deviner aussi le pressentiment d'un idéal attendu et le reflet de sa lumière lointaine. Il fallait bien que, dans ce paganisme, tout ne fût pas condamnable, puisque Dieu avait permis que certains éléments lui soient empruntés par le culte même d'Israël

(1) CONDREN. *op. cit.* Préf., p. XLIX.
(2) *Contra Faustum*, 20, 21; *PL*, XLII, 386.

qui devait annoncer authentiquement le vrai Sacrifice. Et dans la mesure, par exemple, où les liturgies païennes laissent transparaître des idées proprement religieuses : reconnaissance du Maître absolu, offrande faite à Dieu de l'homme lui-même sous les espèces d'une hostie, désir d'union profonde avec le Divin, alliance effectuée ou bénédiction reçue en vertu du sacrifice, etc., nous devons reconnaître que ces cultes parlent, devinent et prophétisent.

Langage toujours imparfait, généralement diffus et bavard, trop souvent odieux ou obscène, langage qui est pourtant un appel vers le Rédempteur à venir et donc un témoignage qu'il remplit déjà l'histoire de sa présence. Voilà pourquoi l'érudition, même tendancieuse et incroyante, de certains historiens des religions n'a rien qui doive nous émouvoir. Que les comparatistes essayent de rapprocher audacieusement les rites et les croyances, qu'ils découvrent en Égypte des exemples de « théophagie » et nous montrent Osiris offrant à Isis son sang à boire; qu'ils nous apprennent que les Aztèques identifiaient leurs prisonniers avec une de leurs divinités, les revêtaient de ses vêtements et les égorgeaient pour s'en nourrir, que les hellénistes évoquent la « passion » de Dionysos-Zagreus et nous parlent de la « Cène » mithriaque, ou que les historiens de l'Inde remarquent l'extraordinaire développement de l'idée et de la liturgie du sacrifice dans le brahmanisme, nous ferons toutes réserves utiles sur la portée de ces comparaisons, le mobile qui les inspire, la valeur des conclusions qu'on en voudrait tirer; mais, dans la mesure où il s'agirait de faits dûment contrôlés, ces rapprochements ne pourraient que réjouir notre catholicisme. Jamais, en effet, on n'arrivera à compromettre la transcendance originale de la religion chrétienne, puisque l'originalité d'une synthèse ne se réduit pas à ses éléments et que, pour nier la transcendance singulière du christianisme, il faudrait trouver ailleurs un autre Christ, ni plus ni moins. Et d'autre part, plus la science signalera de traits communs entre les aspirations des âmes, ou bien entre les rites qui les expriment, plus aussi elle révélera dans l'histoire le mouvement profond et total qui

la porte à la rencontre du Sauveur, et plus elle nous fera percevoir, en ce qui paraissait un murmure incohérent, la clameur d'une prière montant vers le Calvaire pressenti.

Le sacrifice unique.

Tout ce murmure, toute cette prière devaient s'éteindre dans le silence de la neuvième heure; tout ce bavardage, « multiloquium » devait se taire à l'heure du Verbe; toute cette multiplicité devait s'achever dans l'unité parfaite qu'elle appelait. Saint Augustin l'a dit en une phrase somptueuse intraduisible :

« Avant ce mystère, ce sacrifice, ce sacerdoce, avant qu'il descendît vers nous, ce Dieu né d'une femme, tous les faits de l'histoire sacrée et mystérieuse, miracles angéliques ou actions de nos pères, ont été des images du Christ, afin que toute créature, devenue elle-même une parole, annonçât l'Unique qui allait venir pour arracher à la mort et sauver l'univers. En effet, puisque notre iniquité sacrilège nous avait entraînés loin de l'unique Seigneur Dieu, puisque notre harmonie était brisée, puisque nous nous étions écoulés et évanouis dans le multiple qui tout ensemble nous éparpillait et nous agglutinait, il fallait que, par une disposition souveraine du Dieu de miséricorde, ce multiple même poussât une grande clameur vers l'Unique qui allait venir et que la venue de cet Unique fût acclamée et attestée par le multiple, — il fallait que nous fussions libérés du multiple pour parvenir à l'Unique, il fallait que, frappés à mort dans nos âmes par tous nos péchés, et par eux voués à la mort en notre chair, nous aimions l'Unique sans péché mort en sa chair pour nous, il fallait que croyant en sa résurrection, avec Lui déjà ressuscités en esprit par la foi, nous retrouvions la justice dans cet Unique Juste qui nous unifie, que nous ne désespérions plus de la résurrection de notre chair, en voyant les membres multiples précédés dans la gloire par notre Chef unique; et que, dès maintenant purifiés par la foi, renouvelés bientôt dans la vision du ciel, réconciliés

avec Dieu par le Médiateur, nous nous attachions à l'Unique, nous jouissions de l'Unique, fixés à jamais dans l'unité » (1).

Au moment où Jésus rend le dernier soupir, tous les sacrifices sont abolis, la longue préparation religieuse aboutit à la religion définitive (2). Comme Dieu se plaît à envelopper d'inconnu les grandes heures, « dum medium silentium tenerent omnia », personne apparemment ne s'en doute; mais comme il excelle à les souligner d'un trait divin inimitable, voici que, par un symbolisme que l'imagination humaine n'aurait pas inventé, le voile du Temple se déchire; le Saint des saints est comme désaffecté par les regards profanes, en attendant d'être détruit par les exécuteurs de la sentence divine. « De la Loi à l'Évangile, de la Synagogue à l'Église, des sacrifices multiples à l'Hostie unique qui est Dieu, le transfert est opéré de façon éclatante; voici qu'au moment où le Seigneur rend l'esprit, ce voile mystérieux qui interdisait le secret et la sainteté du Temple, tout à coup, de haut en bas, est brutalement déchiré : devant la Vérité disparaissent les figures; à quoi bon la prophétie ? Celui qu'on prophétisait est là » (3).

La sentence de condamnation comporte, il est vrai, un sursis; mais quelques années après, ce sera chose faite. Et les Pères ont été vivement impressionnés par cette disposition providentielle déconcertante qui, avec une sûreté divine, atteint son but : rendre impossible toute liturgie sacrificielle après le Calvaire. « Dieu se contredit-il en désignant pour les sacrifices un lieu unique et en l'interdisant ensuite aux Juifs ? Paradoxe incroyable : on laisse aux Juifs le monde entier où il ne leur est pas permis de sacrifier; il n'y a que Jérusalem qui leur soit interdite, le seul endroit où le sacrifice soit légitime; la raison de la destruction de cette ville n'est-elle pas évidente, même pour les plus bornés ? » (4).

(1) *De Trinitate.* L. IV, c. 7, § 11; *PL*, XLII, 895.

(2) Cfr D'HULST, 2e *conférence*, 1893, p. 63, sq.

(3) LEO MAGNUS. *Sermo de Pass. Dom.* 17, 3; *PL*, LIV, 374. — Cfr AUGUSTIN. *De Civitate Dei*, x, 20; *PL*, XLI, 298.

(4) CHRYSOSTOME. *Adv. Judaeos*, Hom. 4, n. 6; *PG*, XLVIII, 880.

Et il faut bien reconnaître que la condamnation radicale du culte israélite et la décadence progressive, mais rapide, de tout le rituel païen, en même temps que la persistance dans les âmes de l'idée de sacrifice et de sa haute valeur religieuse est un grand fait providentiel qui met singulièrement en lumière la valeur définitive de la Rédemption du Christ et le caractère exclusif de son sacrifice. Désormais sur l'horizon religieux de l'humanité la croix se détache seule.

Le sacrifice continué.

Mais alors cette croix ne va-t-elle pas régner dans un désert? Cette abolition des cultes n'est-elle pas une simplification appauvrissante pour la vie religieuse (1)? Plus profondément encore, après le sacrifice rédempteur, l'histoire humaine peut-elle continuer? « Après l'Incarnation, il ne faut plus rien admirer », disait Bérulle; mais après la Rédemption, peut-il encore se passer quelque chose? Si l'on peut bien concevoir une histoire se développant en une longue préparation, après l'événement qui la consomme une prolongation est-elle encore intelligible? Au fond, la première génération chrétienne n'avait-elle pas raison dans son étonnement un peu scandalisé devant les retards de la Parousie?

Eh bien! non, l'Éternel n'est pas venu dans le temps pour le détruire; et le Christ qui veut remplir l'histoire de réalité divine, n'entend pas la vider de sa réalité humaine. De même qu'avant d'apparaître visiblement, il a voulu s'insérer dans l'histoire non seulement par son action cachée dans les âmes, mais extérieurement aussi par les Prophètes et les symboles et les rites et les figures, ainsi, à plus forte raison, maintenant que sa mission terrestre a pris fin, veut-il occuper cette histoire non seulement par l'efficience de ses mérites, mais par une présence d'une certaine façon sensible encore et par sa vie de Rédempteur continuée sans brisure parmi nous.

(1) d'Hulst. 5e *conférence*. 1893, p. 171, sq.

D'ailleurs l'Incarnation rédemptrice a beau se soumettre aux conditions humaines, comment voudrait-on que ce fait s'enclose sagement dans le cadre aux dimensions réglementaires de n'importe quel fait historique; qu'il soit peu à peu relégué dans l'ombre sous la pousée d'événements plus jeunes et finalement classé comme un dossier ou une affaire judiciaire qui appartient au passé et sur laquelle on n'a plus à revenir?

Dieu ne vient que pour demeurer toujours; son nom est Emmanuel. A cette condition seulement le grand œuvre n'apparaîtra pas comme un fait entre d'autres faits, mais comme le parfait après l'imparfait; et la religion chrétienne comme l'absolu après le provisoire. Et c'est pourquoi il faut un mémorial de la Passion du Christ, un mémorial du Christ présent qui sera une présence du Christ, un mémorial de son sacrifice qui sera le sacrifice offert encore. Citons une fois de plus Augustin qui sait éclairer en quelques mots des siècles d'histoire : « Le sacrifice de sa chair et de son sang, avant la venue du Christ, était une promesse dans les victimes qui le symbolisaient; à la Passion du Christ, était offert dans sa réalité même; depuis l'Ascension du Christ, est célébré dans le mémorial d'un rite sacré » (1).

Il y aura donc un sacrifice, réel comme sacrifice; autrement il ne s'agirait que d'un rite assez vain, ayant la simple utilité d'une image — un sacrifice non sanglant toutefois, car l'hypothèse d'un sacrifice sanglant serait folle et odieuse — un sacrifice prolongeant le sacrifice de la croix auquel il se réfère et le renouvelant ainsi sans le multiplier — un sacrifice dilatant la Rédemption sans la diviser, nous y donnant part sans qu'il y ait partage. « Ce mystère est sacrifice, disait Bérulle, en tant qu'il rend sous ces espèces l'hostie du genre humain présente devant Dieu » (2).

Et de fait, il semble que, sans prendre parti dans la controverse théologique sur l'essence du sacrifice, on puisse définir

(1) AUGUSTIN. *Contra Faust.*, *PL*, XLII, 385.
(2) *Œuvres de controverse*, 705.

la Messe l'oblation rituelle faite par l'Église de l'hostie du Calvaire. Si l'on veut retrouver sur l'autel les éléments de geste symbolique, d'oblation rituelle, d'immolation qui peut-être ne sont pas tous nécessaires, mais qui, d'après l'opinion commune, sont certainement suffisants pour constituer le sacrifice, il faudra dire que l'oblation faite jadis par le Christ à la Cène et permanente dans le Cœur de Celui qui est Prêtre par tout Lui-même depuis l'Incarnation et pour jamais, est de nouveau exprimée par l'offrande de l'Église à l'autel; il faudra ajouter que l'immolation entendue comme mort sanglante de Jésus est bien un fait historique du passé ne subsistant que dans les stigmates glorieux du Christ et les dispositions de victime de son Cœur, mais qu'elle est renouvelée symboliquement dans un rite qui n'est pas vide puisqu'il est significatif et efficace, efficace pour nous présenter le sacrifice même qu'il signifie; il faudra affirmer dès lors que l'autel nous « re-présente » le Christ immolé, c'est-à-dire nous rend le Christ présent et nous rend présents à son immolation en nous y faisant participer réellement (1).

Le but et l'effet de ce rite eucharistique institué au commencement de la Passion est de saisir et pour ainsi dire d'immobiliser, de perpétuer mystérieusement l'instant même où le Rédempteur est immolé dans le sacrifice sanglant, et de permettre ainsi de renouveler non pas la mise à mort, impossible d'ailleurs, d'un Christ consommé dans la gloire, mais l'oblation même de la Victime du Vendredi-Saint qui, du reste, garde en son cœur cette charité qui l'a vouée à la mort. Dira-t-on que le temps, qui s'écoule irréversible, s'oppose au renouvellement ou à la prolongation d'un épisode du passé ? La théologie patristique répondrait sans doute que le Créateur du temps n'est pas esclave du temps (2). Elle ajouterait qu'il n'y a pas

(1) « Eucharistia sacramentum Passionis Christi » : *S. Thomas*, III, q. 73, a. 3, ad 3; q. 83, a. 1.

(2) THOMASSIN. *Dogmata. De Incarn.* X, 17 : « Non servit tempori Creator moderatorque temporum, non ancillatur temporum locorumque legi id mysterium quo temporalitas diruitur fundatur aeternitas ».

plus de mystère, mais exactement le même mystère en Jésus immolé une fois et offert des milliers de fois sous les espèces eucharistiques à travers la durée et en Jésus présent au ciel et présent des milliers de fois sous les espèces eucharistiques à travers l'espace. « C'est le même que nous offrons toujours. Et c'est pourquoi il n'y a qu'un sacrifice. Que le Christ soit offert en plusieurs endroits, cela fait-il plusieurs Christs? Pas le moins du monde... Ainsi de même que, offert en plusieurs lieux, il reste un corps et non pas plusieurs, de même il n'y a qu'un sacrifice. Notre Pontife a offert l'hostie sanctifiante; c'est celle-là même que nous offrons, qui fut offerte alors et qui est impérissable » (1).

« Le sacrifice du monde chrétien, disait à son tour un théologien du haut moyen-âge, n'est pas multiple, mais simple, n'est pas plusieurs, mais un. Car dans tout l'univers il n'y a qu'un seul peuple chrétien qui l'offre, un seul Dieu à qui il l'offre, une seule foi par laquelle il l'offre, une seule victime offerte » (2).

Nous avons ici une application du principe que l'Unité divine, étant parfaite, est cette « unité immense » dont parle Bossuet après saint Ambroise. A la différence de notre unité instable, toujours en péril de dispersion, l'unité du Christ peut se diffuser sans se dissiper; elle se communique, mais en unissant; au contact du multiple, elle ne se désagrège pas, mais l'agrège (3). Le sacrifice rédempteur n'est pas perdu dans l'immensité et la succession de l'univers; et c'est en s'étendant au temps et à l'espace qu'il unifie le temps et l'espace.

Ainsi la Messe, loin de compromettre le caractère unique du sacrifice de la Croix, donne à cette Croix sa vraie place et toute sa valeur en plein milieu de l'histoire humaine.

(1) CHRYSOSTOME. *In Hebr.*, hom. 17, 3; *PG*, LXIII, 131.

(2) PETR. VENER., *PL*, CLXXXIX, 793.

(3) THOMASSIN. *Dogm. De Incarn.* X, 21 : « Non effunditur unitas cum diffunditur, nec dissipatur cum colligit : individuum licet amplissimum expandit sinum, eoque quo plura complectitur et adunat, hoc vim suam inexpugnabilem ostentat. Praepollet numerositate divina unitas, eique se inserens, non ipsa dissilit, sed illam constringit ».

L'OFFRANDE DU SACRIFICE UNIQUE DOIT ÊTRE RENOUVELÉE.

Ces idées traditionnelles ont été mises en lumière par la théologie à l'occasion de la controverse protestante. En expliquant la doctrine du Concile de Trente et en montrant contre les Réformateurs que le sacrifice eucharistique ne fait pas injure à la Croix, les théologiens remarquent que l'identité du prêtre et de l'hostie au Calvaire et à la Messe interdit d'opposer la Croix et l'autel; et qu'un sacrifice plusieurs fois offert — dans l'hypothèse où c'est possible — ne constitue pas plusieurs sacrifices offerts. Ils notent qu'un seul élément est nouveau, l'oblation de l'Église, notre oblation; mais ils se hâtent d'ajouter que l'Église n'est pas strictement opposable au Christ puisqu'elle est le Christ, que nos actes ne font pas nombre avec ceux du Christ, puisque nous sommes ses membres (1). Ils rappellent que l'immolation sacramentelle ne se juxtapose pas à l'immolation historique dont elle est le signe. Ils concluent que la Messe ne constitue pas d'autres calvaires, mais nous « représente » le Calvaire unique en nous y présentant nous-mêmes.

Cette théologie est d'ailleurs pleinement conforme à la pensée de saint Augustin et de saint Thomas dont le Concile de Trente s'est inspiré visiblement. Et pour notre part, il nous semble que, dès qu'on a admis avec saint Thomas que le sacrifice eucharistique est essentiellement un sacrifice « sacramentel », on voit resplendir tout ensemble l'unicité singulière de la Croix et la réalité sacrificielle de la Messe (2).

D'emblée on renonce à chercher dans cet ordre sacramentel des éléments qui ne peuvent se trouver que dans les sacrifices de l'ordre historique terrestre, lorsqu'une victime est engagée dans le déterminisme des phénomènes et atteinte dans la réalité de son être physique par le fer et par le feu. Il ne s'agit pas de

(1) LEPIN. *L'idée du Sacrifice de la Messe*, p. 752, sq.
(2) Dom VONIER. *A Key to the Doctrine of the Eucharist*, ch. 9 et sq.

découvrir à la Messe une immolation qui affecterait plus ou moins le Christ Lui-même « in propria specie » : ce serait remettre le Christ dans l'histoire terrestre; ce serait, sous prétexte d'assimiler l'autel à la Croix, risquer de juxtaposer l'autel et la Croix et ainsi de compromettre leur unité profonde.

Puisque la Messe est un « sacrifice sacramentel », tout doit se jouer dans l'ordre des signes — mais des signes efficaces, et sur le plan du réalisme — mais du réalisme symbolique (1). Nous n'immolons pas, bien sûr, le Christ glorieux; en revanche, nous « immolons » symboliquement, mais réellement, le Christ du Calvaire, puisque le Christ, sous les espèces, est réellement présent, puisque le Christ, formellement représenté par ces espèces, est le Christ immolé. Le Corps eucharistique de Jésus sous l'apparence du pain, le Sang eucharistique de Jésus sous l'apparence du vin représentent (au sens le plus fort) le corps naturel et le sang naturel du Christ séparés dans la mort violente de la Croix, ils nous rendent ainsi le sacrifice du Calvaire; et cela même constitue le sacrifice de la Messe (2).

On aperçoit dès lors clairement que le sacrifice de l'autel est totalement — et non par manière de dire — référé au sacrifice de la Croix; qu'il ne se superpose, ni ne se juxtapose à lui, puisqu'il est *ce sacrifice même* sous une présentation nouvelle. On voit aussi que les fidèles assistant à la messe sont, mystiquement sans doute, mais réellement, et non par métaphore, sur le Calvaire, puisque, selon la formule de saint Thomas, « sous les espèces du pain et du vin, c'est le sacrifice même du Christ qui nous est communiqué » (3). Et on ne peut que répéter les belles formules paradoxales, mais d'une rigoureuse exactitude, d'un théologien engagé dans la controverse pro-

(1) S. THOMAS. III, q. 83, a. 1.

(2) Le mystère est proprement dans la Toute-Puissance de Dieu capable de nous donner des sacrements qui soient non des images vaines, mais des symboles riches de toute la réalité de l'histoire du Christ et de toute l'efficacité de sa grâce (S. THOMAS, III. q. 60, a. 3), l'Eucharistie étant, parmi les sacrements, le cas privilégié.

(3) III, q. 22, a. 6.

testante : « Pour détromper ces hommes séduits par un respect mal entendu pour le sacrifice de la Croix, il n'y a rien de plus nécessaire que de leur expliquer que ce sacrifice est absolument le même que celui de l'Eucharistie; qu'ils ne sont point différents; que l'autel et la Croix sont la même chose; que non seulement le Prêtre et la Victime y sont les mêmes, mais que *c'est la même mort qui y est offerte; et que, bien loin de la réitérer, c'est parce qu'elle ne peut se réitérer qu'on l'offre toujours* » (1).

Au reste, il faut aller plus loin et montrer que la Cène et la Messe sont comme nécessaires pour mettre la Rédemption en pleine valeur. En face du protestantisme, la position négative qui consisterait à maintenir que l'autel ne fait pas injure à la Croix, doit être dépassée : il faut dire que seul l'autel fait resplendir la Croix. Même en effet si l'on refuse d'admettre avec le P. de la Taille que la Cène était indispensable pour qu'il y eût sacrifice au Calvaire, on doit convenir que seule la Cène, par l'ensemble des gestes et des paroles, manifeste pleinement, signifie et déploie le caractère religieux et sacrificiel de cette mort du Christ, qui autrement resterait défigurée par le crime, la cruauté, le sacrilège (2).

Mais si la Cène est comme nécessaire pour nous enseigner cette vérité que chante l'Église en ses hymnes : « Les membres de ce Corps Divin, c'est l'amour qui en est le prêtre sacrificateur », la Messe semble plus nécessaire encore pour que le sacrifice rédempteur, qui, en droit, remplit l'histoire, apparaisse vraiment à tous les yeux comme le sacrifice unique et universel.

Rappelons-nous les hautes et larges pensées de la Tradition : Irénée nous montrant les bras de la Croix étendus jusqu'aux extrémités du monde (3), Augustin expliquant que le Sauveur a été immolé hors de la ville et du Temple pour signifier que le monde jusque-là souillé et profane était désormais consacré

(1) Cfr BREMOND. *Histoire du sent. religieux.* IX, p. 151.

(2) GREG. NYSS. *In Christi Resurr.* 1; *PG*, XLVI, 611.

(3) IRÉNÉE. *Demonstr.* 34 : « Par le Verbe de Dieu, tout est sous l'influence de l'économie rédemptrice, et le Fils de Dieu a été crucifié pour tout, ayant tracé ce signe de la croix sur toutes choses... »

et que l'univers entier était un oratoire (1), Léon le Grand proclamant : « à cette nouvelle victime, il fallait un autel nouveau; la croix du Christ n'est pas l'autel d'un temple, mais du monde » (2)...; et reportons-nous devant l'humble réalité historique avec ses dimensions exiguës, ses petitesses de tout ordre, son aspect brutal, son prosaïsme vulgaire. En vérité, il y manque trop de choses pour qu'elle nous dise toutes ces grandeurs : la haine a réussi non seulement à détruire, ce serait peu, mais à minimiser et avilir.

Un des théologiens de l'École française a fait l'énumération émouvante de ces « insuffisances » du Calvaire :

« Personne ne pensa à recueillir le sang de la nouvelle alliance qui parut négligé et mêlé avec celui des pécheurs... Personne ne regarda la croix comme un autel sur lequel l'unique victime digne de Dieu, prédite par toutes les autres, était immolée... Personne ne considéra Jésus-Christ immolé au temps de Pâques comme la vérité de cette figure... Personne ne pensa à participer à son sacrifice, quoique tout le monde se fût empressé à manger l'agneau qui n'en était que le symbole... » (3).

De nos jours, un grand sculpteur chrétien aime à représenter dans ses Calvaires saint Jean en vêtements sacerdotaux. Quelle trouvaille pour rappeler le privilège unique de l'homme qui a vu la Cène, la Croix, la Messe, et aussi pour faire ressortir la beauté de ce groupement composé par Dieu l'Artiste suprême : le Rédempteur, la Médiatrice, le Prêtre! A côté du Sauveur, en effet, il faut un prêtre; après la Croix, il faut la Messe qui nous donne la réalité du Mystère, qui nous l'explique par une exégèse doctrinale, qui nous l'applique enfin dans son efficacité.

Le caractère suréminent du sacrifice du Christ, ses effets étendus à l'univers et aux siècles et donc sa vraie place et sa valeur n'apparaîtront pleinement que si le sacrifice est partout et toujours offert, et, sous des rites symboliques, envahit peu

(1) *Sermo*, 155; *PL*, XXXIX, 2047.
(2) *De Pass. Dom.*, sermo 8, 5; *PL*, LIV, 340.
(3) Duguet. Cfr Bremond, *op. cit.*, IX, p. 149.

à peu et remplit le monde. Aucune autre manière de donner à ce fait son importance ontologique réelle que de le rendre présent à toutes les âmes et coextensif à toutes les vies humaines dont il opère le salut. « Puisque tous les jours la Rédemption infatigable continuait à sauver les hommes, il fallait une perpétuelle offrande de cette Rédemption, il fallait que subsistât comme victime dans un mémorial et que fût toujours présente dans la grâce, l'Hostie unique et parfaite » (1). On peut soutenir dès lors ce paradoxe que si la Messe unique de la primitive Église, la Messe papale d'où l'on emportait le *fermentum*, était un symbole suggestif de l'Église une, née de l'unique sacrifice, d'autre part les Messes multipliées sous toutes les latitudes du globe, et surtout cette multiplicité concentrée en un seul point, les Messes audacieusement ininterrompues pendant le triduum de Lourdes donnent peut-être l'impression plus vive encore et plus parlante de la Croix, unique sacrifice rédempteur et réalisateur d'unité dans l'univers.

En effet, l'autel est référé à la croix, non seulement en ce qu'il symbolise l'immolation du Calvaire, mais en ce qu'il réalise les effets de cette immolation (2). Or le but poursuivi par le Christ, le but « religieux » par excellence est d'unir les hommes à Dieu en les unissant à Lui. Et l'unité des hommes avec le Christ se réalise par la communion où Il nous fait passer en Lui « ut in id quod sumimus transeamus » (3), où Il vient à nous comme victime pour faire de nous des victimes offertes au Père : « Il sort du Corps naturel de notre Sauveur une impression d'unité pour assembler et réduire en un tout le Corps mystique; et on accomplit le mystère du Corps de Jésus-Christ quand on unit tous ses membres pour s'offrir en Lui et avec Lui » (4). C'est donc grâce à l'Eucharistie et par

(1) CESAR. ARELAT. *Hom.* 5 *de Pasch.*, *PL*, LXVII, 1052.

(2) S. THOMAS. III, q. 83, a. 1. Cfr III, q. 79, art. 1. Ce que la croix a opéré pour le monde entier, ce sacrifice le réalise dans chaque vie humaine.

(3) LEO MAGNUS. cfr ALGERUS, *PL*, CLXXX, 816.

(4) BOSSUET. *Explication de quelques difficultés sur les prières de la messe.* Vivès, t. XVII, p. 42.

la communion que l'intervalle apparemment infranchissable entre la Croix et nous (1) est réellement aboli et qu'au-delà des apparences et des images, dans la vérité spirituelle, nous sommes au Calvaire (2). C'est peu à peu, au cours des siècles, et grâce à l'Eucharistie, que le Calvaire se réalise pleinement. Le Christ est l'unité parfaite, c'est-à-dire l'unité qui est la richesse sans limite : seule la multiplicité en se déployant successivement et en s'unifiant en Lui peut révéler et exprimer cette unité qui contient mystérieusement tout l'univers et toute l'histoire. Au Calvaire, il y a bien déjà le Christ total, mais on ne s'en doute pas, car il n'est représenté que par son Chef, ce Jésus, en apparence un quelconque de la foule humaine. Sur la Croix, le Sauveur fait bien l'offrande de l'humanité entière et de chacun des hommes; mais cette offrande est silencieuse et invisible, puisque toute cette masse humaine n'est là que dans la pensée et le Cœur du Christ. Comme toute sa vie, la mort du Rédempteur est « capitale »; mais pour qu'elle apparaisse « capitale », il faudra que successivement tous les membres du Chef viennent s'y unir dans ce sacrifice même qui sera offert encore devant eux et pour eux. En cette neuvième heure du Vendredi-Saint, le Calvaire est, pour toute une part, dans l'avenir. C'est dans la révolution des siècles successifs que la Croix étendra son ombre lumineuse sur toutes les générations. « Les mystères du Christ n'acquièrent leur pleine signification et ne révèlent leur richesse totale que dans les mystères des vies chrétiennes » (3).

Sacerdoce et esprit sacerdotal.

Puisque la Passion doit être prolongée dans le mystère eucharistique, le sacerdoce du Christ doit être prolongé par

(1) « De cruce Domini pascimur qui corpus ipsius manducamus ». Augustin. *In Ps.* 100; *PL*, XXXVII, 1290.

(2) III, q. 73, a. 3, ad 3.

(3) Jérome. *In Amos.*

un sacerdoce humain. Sacerdoce participé qui ne fait pas plus injure au Sacerdoce unique que la Messe ne fait injure à la Croix. Les Protestants du XVI^e siècle, qui n'ont jamais voulu entrer dans les idées de participation et de corps mystique, disaient : le Christ étant seul Prêtre, les hommes ne peuvent être prêtres. Nous soutenons le paradoxe antithétique : le Christ est le seul Prêtre; donc les hommes peuvent être prêtres. C'est parce que le Christ est le Prêtre unique que les prêtres sont vraiment prêtres, étant d'autres Christ, ou, plus exactement, étant le Christ.

Si le Christ veut être perpétué et continué ici-bas selon tout ce qu'il est, si la prière du chrétien, c'est le Christ priant encore et la souffrance du chrétien le Christ souffrant, il ne nous semblera point tellement étrange que le prêtre continue le sacerdoce du Christ. « Christi personam in terris gerunt », dit le catéchisme romain. Et ce qui fait la beauté et l'honneur essentiels du prêtre, c'est qu'il est chargé par vocation de continuer le Christ précisément en tant que Chef, Rédempteur, Grand Prêtre, c'est-à-dire selon les aspects les plus glorieux de sa Personne et de sa mission (1). Les maîtres spirituels du XVII^e siècle français ne redoutent pas les expressions les plus énergiques pour exalter cette grandeur : « le prêtre est le Jésus-Christ visible de la terre », dit Olier, et, dans une allusion à l' « adimpleo quae desunt » il ajoute : « les prêtres sont les suppléments de Jésus-Christ qui accomplissent ce qui manque à sa religion : car il se sert d'eux pour se multiplier lui-même... » (2).

Il n'est pas sans intérêt — ni sans conséquences ascétiques — de préciser théologiquement la situation du prêtre par rapport au Christ Grand Prêtre. « C'est dans le sacerdoce du Christ que nous consacrons » (3), mais toutefois notre personnalité de consécrateur ne disparaît pas. Jésus, à la Cène, est le Prêtre

(1) OLIER. *Traité des saints ordres.* — *Du sacerdoce*, p. 376-377.
(2) OLIER. *Ibid.*, pp. 358, 392, passim...
(3) S. PASCHASE RADBERT.

unique, parce que, dans cette première oblation, il enveloppe toutes les oblations à venir auxquelles il donne leur valeur; mais la perfection de son offrande, bien loin de rendre inutiles les nôtres, les permet, les requiert et les appelle. Et si je puis dire : « Ceci est mon corps », c'est bien parce que le Christ est prêtre principal et parce que je lui prête mes lèvres, mais ce sont tout de même mes lèvres qui parlent; l'instrument garde une causalité, et dépendance n'est pas annihilation : « hoc *facite* ». Il faut méditer la parole du Concile de Trente : « Quia tamen per mortem sacerdotium eius exstinguendum non erat... » (1). Pour que le sacerdoce du Christ ne fut pas interrompu par sa mort, il fallait, sur terre, des prêtres. Le Christ glorieux, Prêtre Éternel, pour continuer sa vie historique, a besoin de nous. Tout se tient dans le mystère : la Messe, image vivante et réelle de la Croix (2), doit être offerte par le prêtre, image vivante et réelle du Christ. Dans ce sacrifice, qui est le sacrifice de l'Église, l'humanité fournit la matière de l'oblation, l'humanité encore fournit le prêtre consécrateur, qui n'est pas un simple figurant, mais qui fait réellement ce que le Christ terrestre a fait au soir de la Cène : « hoc facite in meam commemorationem ». Et voilà qui rappelle à cet autre « Christ en terre » sa grandeur et ses obligations. Il est vrai que le sacrifice sera toujours agréé parce qu'il est l'œuvre du Christ; il est très vrai que le prêtre, conscient de sa pauvreté, doit se réfugier dans les richesses du Christ et se rappeler que Jésus est son « supplément ». Mais il doit se souvenir aussi qu'il est le « supplément de Jésus ». Le Christ n'entend pas se substituer à nous; et tout notre effort doit être de subordonner notre action à la sienne, en unissant notre personne à sa Personne et notre cœur à son Cœur.

Notre sacerdoce réel ne fait pas tort à la perfection unique du Sacerdoce du Christ. Le scandale à redouter, c'est le contresens, pratiquement réalisable, d'un autre Christ qui ne serait

(1) *Trid.*, sess. 22, DENZINGER, 938.
(2) S. THOMAS, III, q. 83, a. 1, ad 2 & 3.

pas vraiment le Christ, d'un prêtre se contentant d'une mimique et d'une figuration, d'un prêtre ne jouant le rôle du Christ qu'en tenant un rôle, marqué par le caractère du sacrement sans répondre à la grâce sacramentelle, ayant tous les pouvoirs du Sauveur, n'ayant pas son âme, Lui prêtant sa voix, non pas son cœur.

« Tota eius species exprimatur a vobis » « Il ne doit plus y avoir de moi dans un prêtre, car le moi des prêtres doit être converti en Jésus-Christ... Ils ne doivent plus avoir de vie intérieure que celle du Fils de Dieu » (1). « Les prêtres doivent être comme cette sainte hostie dont tout l'extérieur ne paraît que du pain, mais tout le fond est Jésus-Christ; ainsi ils doivent n'être plus eux-mêmes, mais être entièrement convertis en Jésus » (2). Si la religion est une sorte de transsubstantiation, où doit-elle se réaliser sinon dans le prêtre ? Et c'est en prenant les dispositions mêmes du Christ pour dire en toute vérité : « vivo ego iam non ego... » qu'il peut consommer l'unité réelle de son sacerdoce participé avec le Sacerdoce unique.

Or les dispositions les plus profondes du Rédempteur sont l'obéissance vis-à-vis du Père jusqu'au sacrifice de la Croix et la charité parfaite embrassant tout le genre humain. Et son acte sacerdotal par excellence, que doit s'approprier le prêtre, c'est l'offrande de l'humanité faite à Dieu par un cœur large comme l'univers et brûlant de charité.

C'est pourquoi la charité du prêtre doit ignorer toute étroitesse. Suivant les belles expressions traditionnelles reprises par Olier, « le prêtre est un homme universel, le prêtre est le père de l'univers, son rôle ici-bas est de dilater la religion de Jésus-Christ, il est lui seul, pour ainsi dire, comme toute l'Église » (3). Et d'ailleurs puisqu'à certaines époques, et singulièrement à la nôtre, le Sauveur fait part à ses prêtres d'une manière spéciale de ses tristesses, de ses dégoûts, de ses angoisses

(1) OLIER. *Traité des saints ordres*, p. 391.
(2) OLIER. *Ibid.*, p. 396.
(3) OLIER. *Ibid.*, p. 326-329.

du jardin, en leur donnant la sensation poignante de l'insuffisance des hommages rendus à Dieu, de l'apostasie des masses haineuses ou ignorantes, de la Rédemption méconnue ou bafouée, il y a pour le prêtre d'aujourd'hui obligation plus contraignante de se regarder « comme un homme universel chargé des devoirs de tous », « de se trouver en esprit par tout le monde, d'être en tous en même temps, d'habiter par toute la terre et de la comprendre en soi, de soutenir le poids écrasant de l'univers par sa sainteté » (1) en réparant par une ferveur universelle les abstentions innombrables.

Mais pour réaliser l'unité profonde avec le Christ, pour ne pas s'en tenir à une simple juxtaposition avec lui, il faut surtout que le prêtre entre pleinement dans ses dispositions de victime. Ce qui fait le caractère absolument inédit et transcendant du sacrifice du Christ, c'est que prêtre et victime y sont identifiés, c'est que la substitution de l'hostie à l'offrant — tare inévitable des autres sacrifices — est ici évitée. Les anathèmes des prophètes : « Qu'ai-je besoin de vos boucs et de vos brebis ? » sont désarmés. Pour la première fois se vérifie l'idée du sacrifice parfait : l'homme s'offrant à Dieu comme victime en témoignage d'amour (2).

Or, cette victime offerte par le Christ en croix, c'est Lui et nous; il est donc évident que l'Église ne peut offrir le Christ qu'en s'offrant et en s'immolant elle-même avec Lui et en Lui (3). Suivant une belle doctrine de la Tradition, Jésus a voulu instituer l'Eucharistie la veille de sa mort pour que, dès ce moment, nous fussions unis à Lui physiquement; et que, formant avec Lui un seul corps, nous fussions crucifiés, ensevelis et ressuscités en Lui (4). Si l'Église doit s'offrir et s'immoler, c'est bien avant

(1) OLIER., p. 328-329.

(2) AUGUSTIN. « et sacerdos est ipse offerens, ipse et oblatio », *De Civitate Dei*. X. 20, et « Ad me redeam ubi inveniam quod immolem... Ara tua conscientia tua », *In Ps.* 49, 21; *PL*, XXXVI, 578.

3) AUGUSTIN. *De Civitate Dei*, 10, 20; *PL*, XLI, 298 : « Cum ipsius capitis corpus sit se ipsam per ipsum discit offerre ».

(4) S. PASCH. RADBERT. *De Corp. et Sang. Domini*, 9; *PL*, CXX, 1296.

tout par le prêtre et aussi dans le prêtre qui, formellement et par office, la représente. Olier résumait la doctrine des Pères lorsqu'il écrivait : « Le prêtre et l'hostie doivent être autant une même chose qu'elles peuvent l'être; tous les véritables prêtres de Jésus-Christ doivent être de véritables victimes; comme ils ne sont véritablement prêtres de Dieu qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ habitant en esprit en eux, qui ne peut être distingué de lui-même comme hostie et victime de Dieu, ils doivent être aussi avec lui de véritables hosties, et vivre toujours dans cet esprit, s'ils veulent être comme lui de véritables prêtres. De sorte que les prêtres qui reconnaissent que leur ministère n'aboutit qu'au sacrifice et à l'offrande de la victime en sa consommation et qui voient que cette sainte victime vient elle-même se répandre et se dilater en eux et leur communiquer intérieurement ses dispositions pour paraître en eux et se rendre aussi sensible dans son Église, il faut qu'ils sachent quelles sont les dispositions et quels sont les sentiments de Jésus hostie et qu'ils s'en laissent entièrement pénétrer, afin qu'étant tout remplis de lui et tout imbus en leur âme de son état, ils soient avec lui dans le monde comme des hosties vivantes, raisonnables et spirituelles » (1). Olier reprenait presque littéralement les termes de saint Pierre Chrysologue : « O inauditum Christiani pontificatus officium quando homo sibi ipse est et hostia et sacerdos, quando homo non extrinsecus quod Deo est immolaturus inquirit, quando homo secum et in se et quod pro se est Deo sacrificaturus apportat» (2). Et quand il écrivait encore : « Le prêtre ne peut sacrifier saintement une hostie étrangère, ni offrir une victime consommée, si lui-même n'est disposé comme elle à se sacrifier et à se consommer » (3), il s'inspirait de la phrase de saint Grégoire : « Qui passionis Dominicae mysteria celebramus, debemus imitari quod agimus.

(4) OLIER. *op. cit.*, pp. 348-349.
(5) *Sermo.* 108.
(6) *Op. cit.*, p. 355.

Tunc ergo vere pro nobis hostia erit Deo, cum nosmetipsos hostiam fecerimus » (1).

Toute cette haute doctrine est synthétisée dans une belle page du P. Bourgoing, héritier de la pensée de Bérulle (2) : « Le Fils de Dieu, par un excès d'amour, prenant la ressemblance de la chair de péché, s'est mis en la place du pécheur condamné à mort, et, en exécutant cet arrêt, a voulu souffrir la mort pour lui, afin de l'en délivrer, et de satisfaire à la Justice de Dieu. Il est mort premièrement en figure avant sa venue au monde, ainsi qu'un criminel qu'on exécute en effigie avant qu'il puisse être appréhendé au corps; et cela s'est fait en chacun des animaux qu'on a immolés et sacrifiés à Dieu depuis le premier péché; le texte sacré disant en ce sens que l'Agneau a été occis dès le commencement du monde. Car les sacrifices n'avaient aucune grâce ni vertu, pour honorer Dieu et pour sanctifier les hommes, qu'en qualité de figures du vrai Sacrifice que Jésus a offert lorsqu'il s'est immolé lui-même sur l'autel de la Croix. Après sa venue en terre, dès le premier moment de sa vie et tant qu'il a vécu, il a toujours été présent à Dieu son Père en état d'Hostie et de Victime, non plus en figure mais en vérité : partant il pouvait dire toujours ce qu'il lui a dit une fois : « Pro eis ergo sanctifico me ipsum; » c'est-à-dire je m'immole, je me consacre et me sacrifie pour les hommes pécheurs. Enfin il a consommé ce sacrifice par sa mort. Or le baptême nous conformant à Jésus comme hostie, et à Jésus mourant et mort, il nous oblige à être des victimes comme lui, en la vie et en la mort, afin que mourant à nous-mêmes et au péché, nous cheminions en une nouveauté de vie, comme l'Apôtre nous y exhorte souvent. C'est à quoi tend aussi et nous porte la consécration sacerdotale, nous destinant comme des hosties vivantes au sacrifice, à l'immolation et à la mort. Bref, c'est ce qui se doit accomplir en nous par la célébration du Saint Sacrifice. Car, comme Jésus y est le Prêtre et l'Hostie, le Sacrifiant et Celui qui est

(1) *Dialog.* l. 4, c. 59.
(2) *Préface aux Œuvres de Bérulle*, p. VIII.

sacrifié, de même nous devons avec lui entrer en ces deux états, de Prêtre sacrifiant et d'Hostie immolée. Jésus y meurt, et nous y devons mourir avec lui; être tout consommés en lui; et référer même notre mort naturelle à l'honneur et à l'hommage de la sienne. En un mot, nous devons vivre et mourir comme les victimes de sa gloire et de son saint amour ».

Cette obligation essentielle des prêtres est exprimée par une formule vigoureuse de la liturgie : « ut immaculatam hostiam offerentes ipsi quoque in holocaustum tibi acceptum transeamus » (1).

Esprit sacerdotal des fidèles.

D'ailleurs cette union avec le Christ prêtre et victime, qui doit être à la base de toute spiritualité sacerdotale, n'est pas, pour les prêtres, un monopole. Du sacrifice de l'Église entière unie au Christ comment les fidèles seraient-ils exclus? Et puisque le Christ est indivisiblement prêtre et victime, il faut bien que chacun de ceux qui intègrent le Christ total participe tout ensemble à son état de victime et à la fonction de son sacerdoce. Le rôle du prêtre n'est pas de se substituer aux fidèles et de s'offrir avec le Christ en leur lieu et place, mais bien de les offrir, c'est-à-dire de porter jusqu'à Dieu l'offrande qu'ils doivent faire d'eux-mêmes : car le plus humble chrétien est lui aussi offrant et hostie (2).

Si l'Église a été obligée de maintenir très nette contre les protestants la démarcation entre les prêtres et les fidèles, elle n'a jamais pour autant nié « le sacerdoce des fidèles » sagement compris, ce sacerdoce qui est indiqué par le texte célèbre de

(1) Oraison de la Messe propre de saint Vincent de Paul.

(2) « Nos ipsos esse voluit sacrificium suum », Augustin. *Serm.* 227; *PL*, XXXVIII, 1101.

« Jésus-Christ pour être le Sauveur du monde a voulu en être la victime. Mais l'unité de son corps mystique fait que, le chef étant immolé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes », Bossuet. *Sermon sur la Purification*, Vivès, t. XI, 246.

saint Pierre (1), affirmé par la tradition patristique (2), supposé par toute la liturgie (3) et expliqué par les théologiens (4). Le caractère baptismal, disent-ils, n'est pas autre chose qu'une participation au sacerdoce du Christ permettant aux simples fidèles de n'être pas seulement passifs dans le sacrifice de l'Église, comme des victimes inertes se laissant faire et en état de simple réceptivité par rapport à la grâce — mais vraiment aptes à s'offrir eux-mêmes, par la médiation du prêtre, donc par le Christ et dans le Christ, à Dieu le Père.

Cette doctrine a l'avantage de maintenir qu'il n'y a pas de chrétiens de seconde zône, et donc d'affirmer la belle unité de l'Église dans le sacrifice. Elle a aussi l'avantage de rappeler aux simples fidèles que leurs actions les plus quotidiennes et leurs souffrances les plus prosaïques peuvent devenir une véritable hostie. « Vous êtes une race sacerdotale, dit Origène, et c'est pourquoi vous accédez aux mystères sacrés. Et d'ailleurs chacun de nous porte en soi son holocauste, un holocauste qui peut brûler sur l'autel d'une flamme toujours ardente. Oui, moi-même, si je renonce à ce que je possède pour porter ma croix et suivre le Christ, j'ai offert un holocauste sur l'autel de Dieu, ...si j'aime mes frères, ...si je mortifie mes membres, luttant contre la concupiscence de la chair... j'ai offert un holocauste sur l'autel de Dieu et de mon hostie je deviens moi-même le prêtre » (5).

C'est la grande idée chrétienne, rappelée par le poète du « Mystère de la Messe » (6).

« Si vous avez saisi le sens de ce mystère, repliez-vous sur votre âme

Pour admirer la munificence de Dieu,

(1) 1 Petr. 2, 9.
(2) Leo Magnus. *PL*, LIV, 148, etc.
(3) Bossuet. *Exp. de quelques difficultés...*
(4) De la Taille. *Myst. fid.*, pp. 343-347; Héris. *Mystère du Christ*, p. 282, sq.; Adam. *Vrai visage*, pp. 165, sq.
(5) Origène. *In Levit.*, Hom. 9, 9.
(6) « Le Mystère de la Messe » de Calderon — adapté par H. Ghéon.

Pour y joindre en secret votre part qui est tout vous-même,
Vos biens propres — qui sont les siens,
Votre volonté propre — qui doit s'ajuster à la sienne,
Votre amour propre — qui se dépouillera dans son amour
Car il n'est ici qu'un offrant — tout le peuple fidèle avec son Pontife,
Qu'une victime, tout le peuple fidèle avec son Agneau... »

Enfin cette doctrine invite les chrétiens à considérer toutes les richesses du dogme de l'Eucharistie et à ne pas voir dans la communion uniquement ni avant tout une intimité avec Notre-Seigneur (qui normalement, pense-t-on, devrait être savoureuse), mais une union avec le Sauveur crucifié qui vient dans les âmes pour les inclure dans son sacrifice et donner une extension nouvelle à l'hostie. Les sacrifices anciens s'achevaient en une solidarité rituelle; la communion est la réalisation parfaite de cette solidarité. « Il nous invite au banquet sacré, nous dont il fait une seule hostie avec lui », dit une préface de la liturgie lyonnaise (1). Et c'est l'idée reprise magnifiquement par Olier : « Il faut comprendre que la communion n'est que comme une union à l'hostie pour la dilater, pour faire à Dieu un plus grand sacrifice, et pour faire de nous, les offrants et les adorateurs, autant de victimes à Dieu; de sorte que le sacrifice, qui est universel et qui doit tout réunir à Dieu réellement, doit être répandu en nous pour nous porter en Dieu. Il doit s'achever en nous qui, avec Jésus-Christ, faisons la totalité de l'hostie offerte et présentée à Dieu, qui est l'Église en Jésus-Christ, l'Église communiante en Jésus-Christ » (2).

C'est dans la mesure où ces dispositions pénétreront les âmes chrétiennes que se réalisera, par le mystère de la Croix, l'unité réelle de l'Univers, cet Univers qui n'est pas pour nous un spectacle à contempler, mais une œuvre à accomplir. C'est dans la mesure où les rachetés s'offriront eux-mêmes par et dans

(1) « Nos unam secum hostiam effectos ad sacrum invitat convivium... (Préface du Saint Sacrement).

(2) Explication des cérémonies de la Grand'Messe.

le Christ, où par conséquent la Rédemption deviendra de plus en plus effectivement rédemptrice, que la Croix de Jésus apparaîtra non comme un fait de l'histoire mais comme le tout de l'histoire. Tout mystère du Christ étant social n'est accompli que progressivement et dans la vie singulière des membres du Christ, « in membris suis, particulatim atque paulatim » (1). C'est ainsi que peu à peu au cours des siècles se réalise le sacrifice rédempteur intégral qui avant la venue du Christ était déjà une réalité, mais comme espérance et efficacité de salut, qui au Calvaire fut bien achevé comme immolation du Chef, mais qui demeurait par rapport aux membres une anticipation prophétique (2). Cette Messe grandiose, qui, suivant la pensée si profonde du drame de Calderon, commence à Adam battant sa coulpe après son péché, la célébration ne s'en achèvera qu'à la consommation des choses.

L'histoire terrestre, dont toute la substance et la valeur est dans le fait de l'humanité s'offrant en sacrifice de réparation pour son péché, comporte un épilogue éternel : l'humanité consommée dans la gloire au ciel. — Après la promesse de la Loi, après la réalité cachée encore et sacramentelle du Nouveau Testament, ce sera la réalité enfin dévoilée et possédée dans sa plénitude (3). Suivant la belle doctrine de saint Augustin, ce sera l'holocauste mais l'holocauste glorieux. Car le Dieu vivant se propose toujours non l'amoindrissement mais l'exaltation de la vie : l'holocauste implacable destructeur, la cruauté du feu s'acharnant sur la victime ne sont que le symbole de l'épreuve qui doit nous spiritualiser et de l'ardente charité purificatrice. « Qu'est-ce que l'holocauste ? C'est le feu divin qui vient tout incendier... Cet holocauste est entrevu par l'Église, corps du Christ, unité du Christ, lorsqu'elle dit : « Introibo in domum tuam in holocaustis ». Que je sois tout entière brûlée par ta flamme. Que de moi il ne me reste rien ! Que tout soit

(1) AUGUSTIN. *De Civitate Dei*, l. 20, 5, 4; *PL*, XLI, 663.
(2) GREGORIUS MAGNUS. *In I. Reg. expositiones*, 4, 9, 57; *PL*, LXXIX, 273.
(3) ALGERUS. *De Sacram. corp. et sang.*, 1, 8; *PL*, CLXXX, 763.

à toi! C'est ce qui sera réalisé dans la résurrection des morts « ...tunc fiet quod scriptum est : absorpta est mors in victoria ».

« La victoire, c'est le feu divin : il absorbe notre mortalité et c'est l'holocauste. Plus rien de mortel dans la chair; plus rien de coupable dans l'esprit; tout ce qui tient à la vie mortelle sera consumé pour être consommé dans la vie éternelle; de la mort nous passerons à la vie. Et ce sera alors l'holocauste » (1).

Et saint Grégoire, héritier de la pensée augustinienne, nous décrit en termes à peine moins magnifiques l'oblation de l'Église, hostie parfaite et béatifiée. « La Sainte Église a deux vies, l'une temporelle, l'autre dans l'éternité. Dans l'une et l'autre elle offre un sacrifice : ici un sacrifice de componction, là-haut un sacrifice de louange... Dans les deux sacrifices, il y a oblation de la chair : ici-bas c'est la macération du corps, là-haut c'est la gloire de la résurrection à la louange de Dieu. Et en effet là-haut la chair sera, pour ainsi dire, offerte en holocauste, lorsqu'elle aura été changée en une incorruptibilité définitive lorsqu'il n'y aura plus en elle ni désordre, ni mortalité : alors toute brûlante du feu de l'amour, elle prolongera ses laudes éternelles » (2).

Lyon. G. SALET, S. I.

Professeur de théologie.

(1) *In Ps.* 65, 18; *PL*, XXXVI, 798.
(2) *In Ezechiel.* 2, 10; *PL*, LXXVI, 1060.